

Le genre « livre politique » comme espace d'expression d'un discours transgressif : ethos de rupture et réflexivité langagière

Alice Krieg-Planque

Université Paris-Est Créteil (UPEC) - Céditec (EA3119), France

Résumé. Ce travail vise à mettre en évidence une caractéristique du genre « livre politique » qui, selon nous, a été peu soulignée : le lien privilégié du livre politique avec la réflexivité langagière, et en l'occurrence avec une réflexivité qui énonce une rupture d'ordre discursif. En effet, on observe que de nombreux livres politiques se présentent comme des espaces éditoriaux à l'intérieur desquels les personnalités pourraient *s'exprimer autrement*. Dès lors, le « livre politique » apparaît comme une ressource éditoriale favorable à la mise en scène publique d'un ethos de rupture, comme nous l'exposons à travers une étude du cas français. Dans un premier temps, nous rappelons que le livre occupe une place stratégique dans les carrières politiques, et combien il se joue dans ce type de document des enjeux de construction d'un certain ethos. Dans un deuxième temps, portant un intérêt particulier au métalangage ordinaire, nous concentrons notre analyse sur des ouvrages dans lesquels les auteurs disent « *s'exprimer en rupture* » (et non pas seulement « *être en rupture* »). Trois principaux types de rupture langagière peuvent alors être dégagés : « dire la vérité », « adopter une liberté de ton », et « oser prendre la parole ». En définitive, il apparaît que le genre « livre politique », parce qu'il s'appuie conjointement sur la possibilité qu'offre le livre de produire une certaine image de soi et sur le métadiscours comme instrument langagier de distanciation, retient l'attention de l'analyste du discours par les ressources rhétoriques particulières qu'il procure à la vie politique française et à l'édition commerciale.

Abstract. The “political book” as an expression of a transgressive discourse : ethos of rupture and language reflexivity. This work aims to highlight a characteristic of the “political book” which has been understated: the privileged link of the political book with language reflexivity, and in this case with a reflexivity that states a break in the order of the discourse. Indeed, we observe that many political books present themselves as editorial contexts within which personalities could express themselves differently. From then on, the “political book” appears as an editorial resource favorable to the public staging of a ethos of rupture, as we explain it through a study of the French case. As a first step, we recall that the book occupies a strategic place in political careers, and how it plays out in this type of document the issues of construction of a certain ethos. Second, with a particular interest in ordinary metalanguage, we focus our analysis on works in which the authors say “to

* Corresponding author : krieg-planque@u-pec.fr

express oneself in rupture” (and not just “to be in rupture”). Three main types of language breakdown can then be identified: “telling the truth”, “adopting a freedom of speech” and “daring to speak”. Ultimately, it appears that the “political book”, because it is based at once on the possibility that the book offers to produce a certain image of oneself and on metaspeech as a language instrument of distancing, attracts the attention of the speech analyst through the particular rhetorical resources it provides to French political life and commercial publishing.

1 Introduction : reconsidérer le livre politique au prisme du métadiscours

Parmi les livres politiques qui ont paru en France ces dernières années, nombreux sont ceux qui se distinguent par une forte dimension métadiscursive, parfois très explicitement mise en valeur dans le titre de l'ouvrage (présence du verbe « dire », et d'autres termes métalinguistiques tels que « mensonge », « se taire », « parler », « langue de bois »...). C'est le cas bien sûr du célèbre livre d'entretiens publié à la fin du mandat présidentiel de François Hollande, qui s'intitulait « *Un président ne devrait pas dire ça...* ». *Les secrets d'un quinquennat* (Davet et Lhomme, 2016). Mais c'est aussi le cas d'une multitude d'autres ouvrages signés par des personnalités politiques de premier plan, ou parfois moins connues. Toujours pour la France (cadre qui fournit les données empiriques pour ce travail), les années voient ainsi s'égrainer des titres tels que : *Toute vérité est bonne à dire* de Claude Allègre (2000), *Voix off* de Dominique Voynet (2003), *Face à la calomnie* de Dominique Baudis (2005), *Promis, j'arrête la langue de bois* de Jean-François Copé (2006), *Sans tabou* de Chantal Jouanno (2010), *Le moment est venu de dire ce que j'ai vu* de Philippe de Villiers (2015), *Ce que je ne pouvais pas dire* de Jean-Louis Debré (2016), *Non, je ne me tairai plus* d'Amine El Khatmi (2017), *Ce que je peux enfin vous dire* de Ségolène Royal (2018), ou encore *J'ai tiré sur le fil du mensonge et tout est venu*, à nouveau de Philippe de Villiers (2019).

Une telle actualité éditoriale invite à reconsidérer le livre politique sous un aspect qui a été peu souligné jusqu'ici, nous semble-t-il, alors même qu'il intéresse vivement le linguiste et l'analyste du discours : celui de l'importance accordée à la réflexivité langagière dans le livre politique. En effet, les différents travaux qui ont porté sur le livre politique, principalement inscrits en sociologie, en science politique ou en sciences de l'information et de la communication, n'ont pas manqué de cerner la dimension parfois pamphlétaire du genre (Passard, 2015), ou encore sa capacité à « produire un auteur » ou à « produire une subjectivité » (Le Bart, 2012 : 172-176 et 193-197). Mais ces travaux ne se sont guère attardés à observer le livre politique sous l'angle de la réflexivité langagière, entendue comme capacité du langage à faire retour sur lui-même, et ceci à travers des réalisations très diversifiées (autonymie, modalisation autonymique, représentation du discours d'autrui, verbes de parole...). Du point de vue du linguiste, la réflexivité langagière est pourtant essentielle, puisqu'elle est inhérente à la faculté de langage : pas de langage sans métalangage. Dans un texte notoire (« Structure de la langue et structure de la société »), Emile Benveniste pose très clairement cette spécificité, soulignant l'extrême particularité de la langue en tant qu'elle est un système de signes apte à prendre pour objet l'un de ses propres éléments : « La langue peut prendre pour objet n'importe quel ordre de données et jusqu'à sa propre nature. Il y a une métalangue, il n'y a pas de métasociété. », écrit Emile Benveniste (1974 [1968]) : 97). Une telle considération ne peut qu'encourager linguistes et analystes du discours à observer différents types de productions discursives à travers la réflexivité langagière que les locuteurs y mettent en œuvre.

Aussi nous proposons de reconsidérer le genre « livre politique », en montrant en quoi la réflexivité langagière observée dans les documents de cette nature est à mettre en rapport avec

des questions de mise en discours de la rupture (prendre la parole en rupture, s'exprimer en rupture, dire des choses en rupture...), et en cernant la place spécifique du livre politique dans cette mise en discours de la rupture sur la scène publique. Au fil de l'étude, nous montrons qu'il est possible d'affiner la description des modes de présentation de soi « en rupture », montrant ainsi à quel point une réflexion fine sur la réflexivité langagière peut éclairer les particularités de la prise de parole politique sur la scène publique.

Tout d'abord, nous replaçons le livre politique dans le contexte de la communication politique contemporaine. Nous rappelons alors combien le livre politique constitue un instrument dans la carrière des « professionnels de la politique », et participe de stratégies d'occupation de la scène publique. Nous soulignons que chaque livre politique doit être mis en relation avec les sous-genres qui le réalisent (mémoires, biographies historiques, livres-programmes, diagnostics sectoriels...), et avec des types d'énonciation.

Ensuite, nous nous intéressons plus particulièrement aux livres politiques dans lesquels les locuteurs prétendent pouvoir *s'exprimer « en rupture »* (et non pas seulement *être « en rupture »*): le livre politique y est donné à voir, par l'auteur.e, comme une occasion de « s'exprimer autrement ». A l'intérieur de ce recours à la réflexivité langagière comme modalité de construction de l'ethos, trois principaux types de rupture langagière peuvent être distingués, chacun permettant au livre politique d'être mis au service de la construction d'une certaine image de soi – d'ailleurs plus ou moins compatible avec la carrière politique et avec ses différents moments, comme nous le verrons.

Ayant ainsi observé comment le genre « livre politique » peut participer à l'élaboration d'un ethos de rupture dans le contexte de la vie politique française contemporaine, nous terminons en soulignant l'intérêt que présente l'étude des usages rhétoriques du métadiscours, tout autant pour la recherche en analyse du discours (des conditions de production déterminées rendant possibles certains types d'ethos) que plus généralement pour la recherche en linguistique (la réflexivité langagière mobilisant des ressources sémiotiques très spécifiques de la langue comme système de signes).

2 Le livre politique : un instrument dans la carrière, l'occasion de construire une certaine « image de soi »

Le livre politique apparaît aujourd'hui comme un passage obligé de certaines carrières politiques, où il est requis notamment dans la mise en œuvre de la stratégie de communication lors des campagnes électorales. Néanmoins, ce genre d'ouvrage reste l'apanage des professionnels de la politique, ce qui en fait un signe distinctif dans la façon d'investir une campagne et de représenter le mandat. Par ailleurs, selon le sous-genre et selon le type d'énonciation auquel il a recours, le livre politique donne à voir des ethos sensiblement distincts : pour une personnalité politique française, publier la biographie historique d'un roi de France (par exemple François Bayrou dans *Henri IV, le roi libre*) offre une image de soi fort différente de celle que produit un livre-projet rédigé sous forme d'entretiens avec des journalistes (par exemple François Hollande dans *Le rêve français. Discours et entretien*).

2.1 Livre politique et stratégies d'occupation de la scène publique

Dans un texte resté célèbre, Roland Barthes (1964 [1960]) distingue l'« écrivain » et l'« écrivain ». L'écrivain, selon Roland Barthes, est habité par une vocation à prendre la plume : à travers le texte, il matérialise une sorte de don d'écrire, qui est aussi pour lui une raison de vivre. L'écrivain entretient avec l'écriture une « relation intransitive », selon les termes de Roland Barthes : pour l'écrivain, l'écriture est une fin en soi, un espace d'expression et de réalisation qui se suffit à lui-même. L'écriture est en quelque sorte l'œuvre elle-même. Regardé par les représentants de la culture légitime comme le gardien du « sanctuaire de la grande Parole

Française », l'écrivain est cette figure appelée à entrer dans ce que l'on appelle parfois le Panthéon littéraire. L'écrivain, de son côté, toujours selon la réflexion de Roland Barthes, utilise l'écriture pour atteindre un objectif qui est extérieur au texte lui-même : il s'agira par exemple de rédiger une brochure pour promouvoir un produit, d'écrire un manuel scolaire pour accompagner une activité d'enseignement, de publier un article de presse pour informer des publics, de rédiger un mode d'emploi pour accompagner un usage ou un règlement intérieur pour induire certains comportements... Roland Barthes précise : « Les écrivains, eux, sont des hommes "transitifs". Ils posent une fin (témoigner, expliquer, enseigner) dont la parole n'est qu'un moyen ; pour eux, la parole supporte un faire, elle ne le constitue pas. Voilà donc le langage ramené à la nature d'un instrument de communication, d'un véhicule de la "pensée". » Pour l'écrivain, l'œuvre ne se trouve donc pas dans le texte, mais à son extérieur.

Suivant ce cadre d'analyse, l'homme ou la femme politique qui écrit un livre apparaît clairement comme un écrivain, et non pas comme un écrivain : son œuvre se situe à l'extérieur de l'ouvrage, en l'occurrence dans l'action sur le monde (ou du moins dans l'ambition à agir sur ce monde). Bien que l'écriture ne soit, ainsi, en rien consubstantielle à la vocation de la femme ou de l'homme politique, le livre est devenu, dans l'arène politique contemporaine, un passage obligé pour les professionnels de la politique (Le Bart, 2012, 2019). A l'occasion de plusieurs travaux, Christian Le Bart souligne combien le livre est aujourd'hui intégré à la stratégie de communication des carrières politiques : pour le responsable politique, le livre est à la fois un outil de légitimation de soi, un objet facilitant l'accès aux médias, une contribution à l'occupation de la scène publique et à la définition de l'agenda. « La propension à publier est globalement corrélée au franchissement des étapes constitutives du (des) cursus politique(s) », écrit Christian Le Bart (1998 : 78). Et Christian Le Bart de s'interroger en ces termes : « Faut-il aller plus loin et risquer l'hypothèse que le "droit à publier" se transforme progressivement en "devoir" à mesure que l'on avance dans la carrière politique ? » (idem : 80) Dès lors, l'absence totale de publication témoignerait soit de prétentions politiques jugées modestes (en effet, il est rare que les élus locaux de petites communes publient un livre), soit d'un refus de produire les signes de l'inscription dans une carrière politique. Et, de fait, à l'occasion des élections présidentielles françaises récentes, en 2012 et en 2017, les candidat.e.s qui ont peu ou pas publié sont précisément ceux qui se donnent explicitement à voir comme des non-professionnels de la politique : Nathalie Arthaud, candidate de Lutte Ouvrière en 2012 puis en 2017, n'a publié aucun ouvrage ; Philippe Poutou, candidat du Nouveau Parti Anticapitaliste en 2012 puis en 2017, a publié un seul livre, lors de sa première campagne.

2.2 Livre politique et « ethos » : un lien indissociable

Mais les considérations sociologiques ou communicationnelles ne peuvent pas longtemps être dissociées de questions plus discursives, en particulier en lien avec la notion d'ethos. En effet, le livre politique n'existe pas indépendamment de l'« image de soi » (« ethos ») qu'il permet à son auteur.e de produire.

Suivant une longue tradition rhétorique (Plantin, 2016 : 240-249) qui a été amplement enrichie par l'analyse du discours (Maingueneau, 2013) et par la sociologie interactionniste (Goffman, 1973 [1959]), nous envisageons l'ethos comme l'« image de soi que l'orateur produit par son discours » (Amossy, 2002), en particulier sous l'angle des propriétés intellectuelles, morales et sociales que cet orateur offre en représentation. Ainsi, dans une situation déterminée, où l'orateur se présente toujours au public comme doté d'une certaine image préalable auprès de cet auditoire (« ethos pré-discursif » : réputation, prestige, rôles sociaux, statuts, stéréotypes socio-culturels...), cet orateur se donne à voir, en fonction des propos qu'il tient (« ethos discursif » : manières de parler, contenus du discours, vocabulaire, actes de langage...), comme sincère, honnête, cultivé, humble, courageux, dévoué, etc., mais aussi comme vulgaire, laxiste, servile, dogmatique, etc. Par exemple, si l'orateur s'exprime au passé simple et vouvoie sa femme, il contribue à donner de lui-même l'image d'une personne

très « vieille France » (exemple emprunté à Plantin, 2016 : 247). Il convient de préciser que, conformément à une conception sociodiscursive du discours, le « discours » dont il est question ici ne se limite pas au verbal et au paraverbal, mais peut inclure également les dimensions mimo-gestuelles, voire les postures, les vêtements et parures, les comportements (renvoyant alors l'ethos à une notion voisine, bien que plus large, d'hexis corporelle). Par exemple, dans une situation d'enseignement, dans un contexte donné, l'image construite dans son discours par l'enseignante d'une « femme intransigeante » (à travers des propos adressés aux élèves tels que « je n'accepterai aucun retard »), sera renforcée par une posture corporelle rigide, ou à l'inverse sera contrariée par un maintien avachi. A la jonction de la rhétorique, de l'analyse du discours et de la sociologie interactionniste, la notion d'ethos permet alors « de penser la présentation de soi comme un phénomène sociodiscursif unifié et de l'analyser dans ses dimensions plurielles », selon les termes de Ruth Amossy (2010 : 15).

En lien avec la notion d'ethos ainsi précisée, le livre politique, si on l'envisage comme un genre de discours, ne peut pas être étudié indépendamment des sous-genres à travers lesquels il se réalise concrètement. Dit encore autrement, la diversité des types de livres politiques est à mettre en rapport avec différents types de présentation de soi. Les livres politiques sont en effet d'une grande variété, et se déploient à travers différents sous-genres : livres-programmes, témoignages, essais, etc., et même parfois romans (Valéry Giscard d'Estaing, 1994, 2009, 2011) ou encore anthologies littéraires (Georges Pompidou, 1961). Par ailleurs, ces différents sous-genres croisent avec plusieurs types d'énonciation possibles : monologique en nom propre (l'homme ou la femme politique signe seul.e), monologique en collaboration (l'homme ou la femme politique signe aux côtés d'un.e collaborateur.trice, qui a participé à la documentation ou à la rédaction), ou encore dialogale (sous forme dialoguée, l'homme ou la femme politique s'entretient par exemple avec un.e journaliste ou avec un.e chercheur.e).

Chacun de ces sous-genres, et chacun de ces types d'énonciation, participe de la construction d'un ethos particulier – en relation, bien entendu, avec des contenus de discours. Par exemple, certains ouvrages valorisent le « sens de l'écoute » et la « proximité » (Le Bart, 2009), quand d'autres mettent en avant le « projet de société » et la « vision ». Les livres de type « diagnostic sectoriel » construisent une présentation de soi du responsable politique compétent et maîtrisant les dossiers ; mais ils enferment du même coup l'auteur.e dans une spécialisation thématique qui semble lui dénier la capacité à avoir un projet global et une vision d'ensemble sur « la société ». De leur côté, les biographies historiques confèrent un ethos de culture et d'érudition, et peuvent attester une capacité à « tirer les leçons de l'histoire » présumée fort utile à « l'homme d'État » ; mais elles exigent un travail de justification car les personnes politiques sont supposées faire don de leur énergie à leurs contemporains. Il faut alors à l'auteur expliquer que l'énergie qu'il consacre à l'écriture d'un livre est en réalité un effort qu'il offre à ses concitoyens pour la compréhension des enjeux du moment. Les détours par le passé sont supposés aider à résoudre les problèmes du présent, comme le suggère François Bayrou (1994) au début de la biographie qu'il consacre à *Henri IV, le roi libre*, dans ce passage qui sonne comme une justification de la prise de plume :

Nous aussi nous changeons de monde. Nous aussi nous sortons des guerres de religion ou nous nous apprêtons à en vivre (...). Il m'a semblé que l'ouragan qu'Henri de Navarre fit souffler sur la France épuisée (...) n'était pas indifférent à l'attente de notre temps. (...) Je ne suis pas historien. J'ai écrit ce livre avec ce que je suis, avec mon regard d'homme politique contemporain, en situation de responsabilité dans un pays qui hésite profondément sur son avenir. [page 10]

Les livres qui privilégient l'énonciation dialogale, quant à eux, peuvent participer à la construction d'un ethos d'homme d'action, comme le souligne Christian Le Bart (1998 : 83) à propos des livres-entretiens : « L'économie de mots rappelle que l'auteur a peu de temps à consacrer à l'écriture (il est avant tout un homme d'action) : l'atteste, par exemple, la pratique des livres-entretiens, par lesquels des politiques livrent oralement leurs réflexions, faute de temps sans doute pour "écrire". » Les livres comportant une très faible pagination, qui sont parfois proches de la brochure ou du fascicule (collection « Tracts » des éditions Gallimard...),

peuvent également contribuer à construire un tel ethos d'homme d'action. Par exemple, le livre de Philippe Poutou publié en 2012, avec ses 47 pages, permet de situer les priorités du candidat du parti trotskiste (Nouveau Parti Anticapitaliste) du côté de l'efficacité dans l'argumentation et de l'urgence à agir. La brièveté du volume est directement reliée à la vocation du livre à influencer, à transformer, à mettre en cause, comme le suggère Philippe Poutou :

Ce petit livre est l'occasion de mettre en cause cette prétendue démocratie qui favorise la mise à l'écart de notre camp social, de ceux qui n'ont que leur travail pour vivre, de ceux qui galèrent au chômage ou dans la précarité. [pages 10-11]

Certains livres politiques relèvent du vaste champ des écritures de soi (Françoise Simonet-Tenant, dir. 2017) : mémoires, journal personnel, correspondance, confessions, confidences... Ces sous-genres peuvent favoriser la présentation de soi sous le jour, par exemple, de la sensibilité, de la sincérité, de l'intégrité, ou encore du courage, à travers la narration de récits exemplaires relevant de l'expérience vécue, servie dans l'énonciation par le pronom « je » et par différentes marques caractéristiques de l'écriture autobiographique. L'incipit de l'ouvrage de Philippe Poutou est particulièrement emblématique de cet usage du « je » qui participe de la construction par le discours d'une image d'un homme simple, sincère et direct :

Je m'appelle Philippe Poutou, j'ai quarante-cinq ans. Je suis ouvrier mécanicien à l'usine Ford de Blanquefort en Gironde. J'y travaille depuis 1996. [page 9]

Comme on le voit à travers ces différents sous-genres et ces différents modes d'énonciation, en lien avec des formats éditoriaux et des conditions de production, le livre politique est indissociable des différents types d'ethos qu'il permet de produire. Les données empiriques étudiées dans le cas français nous invitent à présent à resserrer l'observation sur un type d'ethos particulier, l'« ethos de rupture » (Guérin, Leblanc, Pia et Soulez dir., à paraître), en nous intéressant tout particulièrement à sa relation avec la fonction métalinguistique du langage.

3 « Ethos » de rupture et réflexivité langagière : le livre politique comme occasion de « s'exprimer autrement »

En continuité avec différents travaux portant sur la réflexivité langagière que mettent en œuvre des acteurs politiques et sociaux (jugements d'euphémisation, Krieg-Planque, 2004 ; dictionnaires engagés, Krieg-Planque, 2012b ; prix de la novlangue, Krieg-Planque, 2014 ; caractérisation d'un discours comme relevant de la langue de bois, Krieg-Planque, 2018...), nous nous intéressons ici à des postures qui ont à voir avec la langue, le langage, le(s) discours, la parole... Dans le cadre de notre réflexion sur l'ethos de rupture, nous intéressent plus particulièrement aux modes de présentation de soi « en rupture », nous prêterons intérêt à des ethos de rupture qui ont un lien avec la question langagière.

En effet, il existe de multiples façons de prétendre être « en rupture » : mettre en avant un changement personnel (« j'ai changé », Nicolas Sarkozy en 2007), s'engager à incarner le pouvoir autrement (exercer une « présidence normale », François Hollande en 2012), prétendre dépasser le « clivage droite-gauche » (Emmanuel Macron en 2017)... Dans le présent travail, ce n'est pas ce type de posture qui retient notre attention, mais uniquement les présentations de soi à travers lesquelles les locuteurs prétendent pouvoir s'exprimer « en rupture », avoir l'occasion de « s'exprimer autrement ».

Dans les deux cas, qu'il s'agisse d'une prétention à être en rupture ou d'une prétention à s'exprimer en rupture, on voit que le livre politique accompagne un processus d'individualisation du champ politique, tel que mis en relief par Christian Le Bart (2013) : ces ruptures sont individuelles, et signalent un écart de l'individu par rapport au parti, à l'institution, au groupe (pourquoi je quitte le Parti Socialiste ; comment je me suis désolidarisé du chiraquisme ; comment j'ai pris mes distances d'avec le monde politique...). Le livre politique apparaît ainsi comme particulièrement apte à exprimer les transformations contemporaines du champ politique, à la croisée de l'individualisation du champ politique et d'une mise en spectacle des individualités sur la scène publique.

La possibilité de s'exprimer en rupture que fournirait le livre politique peut concerner différents types d'« expression autre » : possibilité de dire « autre chose », de s'exprimer « sur un autre mode », de formuler « différemment », de parler « dans un autre registre »... A l'intérieur des livres qui visent à s'exprimer « en rupture », nous distinguons trois principaux types de rupture langagière, chacun permettant au livre politique d'être mis au service de la construction d'un certain type d'éthos.

3.1 « Dire la vérité » : rompre avec les mensonges

Un premier ensemble d'ouvrages relève d'une expression « autre » parce qu'il s'y délivrerait une « parole vraie », par différence avec une « parole fausse » qui serait tenue par ailleurs. La rupture langagière, telle qu'elle est donnée à voir, porte alors sur le contenu : pour l'auteur.e de ce type de livre, il s'agit de révéler des scandales (qui étaient tus), de dénoncer une situation (qui demeurerait taboue), de dire le vrai (en rupture avec des discours qui seraient marqués par la dissimulation), etc.

Dans ce cas, le livre politique est donné à voir comme l'espace d'une « parole libre », non pas au sens d'une liberté de ton (comme ce sera le cas plus loin), mais au sens d'une parole libérée des injonctions à dire et à taire qui seraient si caractéristiques des discours institutionnels : bref, au sens d'une parole affranchie de la contrainte des appareils partisans, dégagee du carcan de l'organisation ou du collectif.

Un livre de Philippe de Villiers paru en 2015 (Albin Michel) illustre bien une telle manière de s'exprimer en rupture. Précisément intitulé *Le moment est venu de dire ce que j'ai vu*, l'ouvrage s'ouvre sur ces phrases :

J'ai été un homme politique. Je ne le suis plus. Ma parole est libre. [page 9]

Au fil des 352 pages, Philippe de Villiers dénonce, en 35 chapitres, les épisodes de la « mascarade », du « mensonge » et de la « trahison » (p. 9) que sa carrière politique lui a donné à subir et à observer : les chapitres successifs s'intitulent ainsi « L'énarchie apatride », « Le temps de la traque », « La corruption près de chez soi », « L'omerta française », « Comment on a fait monter les sondages », « La présidentielle truquée », « Ils se tiennent par la barbichette »... L'introduction résume bien le point de vue développé par l'auteur :

Ceux qui disaient la vérité sont tous partis. (...) Ne demeurent que les faussaires. (...) En coulisse, il m'a été donné d'observer leur manège. J'ai vu, de mes yeux vu, rougir les fers dont seraient forgés, au fil de leurs échecs, les tromperies à venir de tous ces liquidateurs qui ont partie liée. J'ai vu s'agiter la crapaudaille. (...) Il m'a semblé que le moment était venu de raconter les grands ébranlements auxquels j'ai assisté, désolé, impuissant. (...) Il faut que les Français sachent. En conscience, j'ai jugé que le moment était venu de dire ce que j'ai vu. [pages 9 et 10]

Le livre de Philippe de Villiers sonne comme un testament. Face à un supposé « système » qu'il abandonne à sa vanité et à ses hypocrisies, l'auteur se désolidarise des appareils et des milieux qui encadraient sa parole, et inaugure, au moyen de la publication d'un livre, une trajectoire de liberté.

Sur un autre thème, l'ouvrage de Claude Allègre (2010) dénonçant l'« imposture climatique » appartient à cette même veine d'un livre qui prétend rompre avec les mensonges et dévoiler la vérité. Dans le cas présent, le « climato-sceptique » Claude Allègre se pose comme celui qui se doit de dénoncer publiquement cette contre-vérité que serait la thèse d'un réchauffement climatique de la planète :

Ce livre raconte dans les détails comment une véritable conspiration mélangeant science et politique a pu imposer le mythe du réchauffement climatique – théorie scientifique plus que fragile – à tant d'hommes politiques comme aux médias. (...) Ce livre-choc documenté, précis et implacable donne, sans langue de bois, les clés de ce qui apparaîtra demain comme le premier scandale planétaire. [quatrième de couverture]

Jusqu'à un certain point, et même s'il emprunte également à d'autres types d'expression « en rupture », le livre publié par Amine El Khatmi, intitulé *Non, je ne me tairai plus*. La

gauche et l'islam (Jean-Claude Lattès, 2017), met également en scène une parole libérée. Le jeune élu socialiste y explique comment le Parti socialiste, pour diverses raisons qui mêlent idéologie, calculs communicationnels, stratégies de carrière et rigidités d'appareil, ne l'a pas soutenu alors qu'il faisait l'objet d'attaques en tant que musulman (le bandeau de l'éditeur indique en ce sens : « Un élu socialiste et musulman dénonce les silences de son parti »). Le livre est, là encore, un espace pour « dire la vérité ». Ayant libéré sa parole par le moyen de l'édition, Amine El Khatmi choisit néanmoins ensuite de se maintenir dans le collectif, comme il l'explique ici :

Malgré la crise que j'ai traversée, j'ai finalement décidé de rester. (...) J'ai décidé de me battre plus que jamais. De poursuivre la bataille des idées chez les socialistes. [page 69]

Même si le jeune élu socialiste choisit finalement de rester fidèle au Parti, le livre aura été, pour Amine El Khatmi, un support spécifique grâce auquel il a été possible d'enfin « dire la vérité ».

La posture identifiée dans cette subdivision est proche de celle du pamphlétaire, telle que Marc Angenot l'a mise en évidence dans ses propositions fondatrices, et dont Michel Hastings (2009) a bien souligné la prétention à « dire vrai ». Le pamphlétaire, écrit Marc Angenot (1982 : 21), « réagit devant un scandale, une imposture, il a le sentiment de tenir une évidence et de ne pouvoir la faire partager, d'être dans le vrai, mais réduit au silence par une erreur dominante, un mensonge essentiel, une criante absurdité ». A la différence des textes manifestaires, qui relèvent également de registres protestataires mais sont porteurs d'une visée transformatrice (Burger, 2002), les textes pamphlétaires sont les vecteurs d'une parole singulière qui crie la vérité, assiégée par les voix multiformes du mensonge : l'auteur de pamphlet ose rompre avec les mensonges, mais – et c'est un destin tragique qu'il ne partage pas nécessairement avec l'auteur de manifeste – personne ne l'entend.

A travers la mise en scène d'une telle rupture langagière, qui met en avant un « contenu vrai » en train de se dire (par contraste avec des « contenus faux » qui seraient colportés ailleurs et/ou avant), l'homme politique construit un ethos relativement clair et cohérent, mais finalement peu tenable dans une carrière. En effet, en disant la vérité face au mensonge généralisé, l'auteur donne à voir de lui-même l'image d'une personne indépendante et exigeante (il refuse de se soumettre à l'organisation et à ses arbitraires) ; mais, dans le même temps, et pour les mêmes raisons, l'auteur donne à voir de lui-même l'image d'une personne incontrôlable, incapable d'intégrer les règles du collectif et de fonctionner selon les logiques du groupe. Le caractère en définitive peu tenable de cette position pour le responsable politique explique peut-être la rareté de ce type d'ethos dans les livres politiques : la complainte de l'homme isolé luttant seul pour la vérité semble peu compatible avec l'aspiration à des responsabilités. Ce type d'ethos de rupture, même s'il n'est manifestement pas impossible (du moins dans des livres politiques dont les auteurs affichent des formes de retrait de la vie politique), semble plutôt réservé à des personnalités qui s'engagent dans des rhétoriques de combat (Krieg-Planque, 2012a) sans aspirer à des fonctions de représentation. C'est typiquement le cas de Philippe de Villiers, qui publie en mars 2019 un nouvel ouvrage intitulé *J'ai tiré sur le fil du mensonge et tout est venu* (un livre, écrit l'auteur, de « révélations sur le grand Mensonge qui préside à la construction européenne »), par lequel il alimente l'argumentation souverainiste dans le contexte des élections européennes de mai 2019, mais sans prétendre lui-même à quelque mandat. Le livre politique est alors un espace nécessaire pour une parole impérieuse, guidée par le devoir de vérité et la déconstruction des « mythes ». Ce type de propos jalonne l'ouvrage de Philippe de Villiers :

Par-delà les humeurs, les jérémiades, les coups d'arrêt, cette marche en avant cherche à mobiliser la raison et le cœur avec un Mythe fondateur inchangé : le Mythe de la *puissance*. On nous explique, depuis soixante-dix ans, que l'unification européenne répond à l'urgence, à l'émergence d'une « Europe-puissance », émancipée de toute forme de dépendance soviétique ou américaine. Cette expression revient sans cesse dans la bouche des « grands Européens ». C'est l'argument-clé des tenants de l'europhisme. (...) Il m'a

semblé nécessaire, puisqu'il est si important et récurrent, de procéder à une fouille en profondeur de coulisses du Mythe pour en comprendre la genèse. » [pages 27-28]

3.2 « Adopter une liberté de ton » : s'affranchir des paroles convenues

Un second ensemble d'ouvrages fait porter la rupture langagière sur la « tonalité » (ou encore sur le « style », le « ton »...). C'est de nouveau la capacité à s'exprimer librement qui est avancée ici, mais bien plus sous l'angle de la « parole authentique » (par opposition à ce qui serait ailleurs une « parole formatée ») que sous l'angle de la « parole de vérité » (par opposition au « mensonge »). Dans de telles postures, le livre politique apparaît comme un espace éditorial qui autorise l'expression d'une parole différente de celles qui s'exprimeraient sur d'autres scènes (médiatiques, tribuniennes, institutionnelles...), plus garantes d'une certaine conformité. Les ouvrages de ce type ont alors aisément recours à des formulations métalinguistiques telles que « sans langue de bois », « loin des propos convenus », « rompant avec le politiquement correct », « parler librement », « avec une grande liberté de ton », « au fil d'entretiens livrés sans fard », « dans des propos d'une rare franchise », etc.

La forme dialoguée de l'entretien favorise manifestement ce type d'ethos de rupture. Ainsi, le livre publié par Ségolène Royal sous la forme d'entretiens avec la journaliste Françoise Degois (*Femme debout*, Denoël, 2009) est présenté en ces termes par l'éditeur :

A quoi tient un destin politique ? A des rencontres. A une persévérance sans limite et à une confiance absolue dans son étoile. Mais aussi à l'adversité, aux échecs, aux trahisons. De tout cela, Ségolène Royal parle librement, sans fard, sans contourner le questionnement. Une radioscopie de pensées parfois contradictoires, parfois déconcertantes, mais toujours parfaitement assumées. [quatrième de couverture]

Une telle « liberté de ton » est également mise en avant dans la quatrième de couverture du livre de Christian Estrosi (*Il faut tout changer !*, Albin Michel, 2017), qui prend la forme d'entretiens avec Maurice Szafran :

Christian Estrosi, ex-maire de Nice, actuel président de la région PACA, et le journaliste Maurice Szafran, ancien PDG de *Marianne* et éditorialiste à *Challenges*, défient le « politiquement correct » qui paralyse depuis vingt ans le débat en France en abordant franchement les questions au cœur de l'actualité. Issus d'horizons politiques différents, ils débattent avec une grande liberté de ton dans un livre d'entretiens à rebours de la « bien-pensance » actuelle. [quatrième de couverture]

L'un des livres-projet de François Hollande, publié en 2011 dans le contexte de la campagne des primaires socialistes en vue des présidentielles de 2012, et qui revêt également une forme dialoguée, met en avant la « franchise de ton » (*Le rêve français. Discours et entretien (2009-2011)*, Éditions Privat) :

Au gré de cet échange, il [François Hollande] précise les grands thèmes qui vont conduire et ont toujours guidé son action. Sans faux-semblants et avec une totale franchise de ton, il livre sa conception d'une France plus juste, apaisée et confiante. [promotion du livre sur le site web du candidat Hollande, <http://francoishollande.fr>, consulté le 24 août 2011]

Sans doute le livre-entretien emprunte-t-il lointainement à un certain « art de la conversation » européen, comme type d'échange mondain supposant à la fois vivacité d'esprit, talent d'expression, aménité du propos, et, au plan interactionnel, quelques connivences sans risque (traits d'humour, confessions sans conséquence, élans de sincérité...). Dans tous les cas, le livre-entretien est apparemment le type de livre politique qui favorise le plus aisément cette image de soi en rupture avec les paroles convenues. La personnalité (journaliste, intellectuel, chercheur...) qui conduit l'interaction y apparaît comme un partenaire de bon aloi qui facilite, dans une critique exigeante mais bienveillante, l'accouchement d'une parole politique sincère.

Mais les « écritures de soi » (journal, notes...) peuvent également forger ce type d'ethos, en particulier lorsqu'il s'agit de publier des écrits personnels rédigés durant une période caractérisée par l'exercice de formats d'expression contraints (devoir de réserve, discrétion, neutralité, retenue...). La possibilité de publier de telles écritures de soi consiste alors à retrouver la liberté de parole que limitait le cadre institutionnel, même si cette limite se faisait

bien entendu avec le consentement de son auteur (celui-ci n'est donc en rien le révolté de la parole pamphlétaire évoquée plus haut : l'ethos de rupture de Philippe de Villiers, évoqué ci-dessus, n'est pas l'ethos de rupture de Jean-Louis Debré, évoqué ci-après). C'est ainsi que Jean-Louis Debré, président du Conseil constitutionnel de 2007 à 2016, publie les notes qu'il a prises au quotidien durant ses fonctions, sous le titre *Ce que je ne pouvais pas dire, 2007-2016* (Robert Laffont, 2016) :

Après neuf années passées à la tête du Conseil constitutionnel, Jean-Louis Debré renoue avec la liberté de ton qu'on lui connaît. (...) Il livre ici souvenirs, commentaires et mises au point sous la forme d'un journal tenu régulièrement au cours de ces neuf années, « au gré de mes humeurs », écrit-il. [quatrième de couverture]

Mais c'est plus globalement tous les sous-genres du livre politique qui sont à même d'exprimer ce type d'ethos de rupture, lequel est particulièrement emblématique de l'individualisation du champ politique évoqué plus haut. Il accompagne très opportunément, dans un contexte de désaffection pour les partis politiques (Martinache et Sawicki, 2020), le mouvement de disqualification des appareils et des institutions, comme l'illustre par exemple Eric Besson dans son ouvrage de 2007 intitulé *Qui connaît madame Royal ?* :

Il y a quelques semaines, je n'étais pas encore libre (...). J'étais secrétaire national du PS, en charge de l'économie. J'étais un camarade dirigeant, « dévoué » et « travailleur », qu'on envoyait au front des médias (...). Je faisais mon travail et je masquais mes doutes. [page 7]

L'occasion que fournit le livre politique de s'exprimer sur le mode de la « liberté de ton » donne à voir l'image d'une personne capable de s'adapter aux situations : conscient de devoir s'en tenir à des formats contraints sur certaines scènes (responsabilités gouvernementales, rôles constitutionnels...), l'homme politique se montre heureux de pouvoir, dans la mesure où la scène éditoriale l'y autorise, tout à la fois parler plus franchement et recourir à des tournures d'expression plus personnelles. Il peut et aime s'exprimer autrement quand la situation s'y prête. Dans le contexte plus global de la carrière, il donne le gage, avec ce type de livre, de sa capacité à s'exprimer sur la diversité des scènes sur lesquelles un homme ou une femme politique est, de fait, amené à intervenir.

3.3 « Oser prendre la parole » : transgresser un ordre social

Dans un troisième type d'ouvrages, la rupture langagière concerne l'action de prise de parole elle-même : le livre politique permettrait de prendre la parole publiquement, alors même que les codes attendus dans l'arène politique devraient conduire le locuteur à se taire. En dépit de certaines ressemblances apparentes, ce type de livre est très différent du pamphlet signalé plus haut : ici, il ne s'agit pas de *dire* publiquement ce que tout le monde passe sous silence, mais de *prendre la parole* en dépit de cadres sociaux qui interdisent ou inhibent une telle prise de parole. Ce n'est plus la question du complot ou de la désinformation qui est en jeu ici, mais celle de la domination sociale et des habits disqualifiés.

Dans le volume intitulé *La voix des acteurs faibles. De l'indignité à la reconnaissance*, Frédérique Giuliani, Denis Laforgue et Jean-Paul Payet (2008 : 19), soulignent combien est prégnant le cadre normatif d'acceptabilité de la voix des dominés. D'après Giuliani, Laforgue et Payet, « pour les acteurs faibles, ce cadre est contraignant au point de bloquer la parole, de renoncer à prendre voix ou d'échouer à le faire. » Dans de telles conditions de production, bien décrites par la sociologie bourdieusienne, le livre politique, fort de sa relative autonomie éditoriale (maisons d'édition militantes, collections dédiées à l'expression d'une opinion...), donnerait à voir la possibilité de faire entendre cette supposée voix des acteurs faibles.

Le livre publié en 2012 par Philippe Poutou, dont nous avons proposé ailleurs une analyse détaillée (Krieg-Planque, 2019), illustre ce type d'ethos en rupture avec les normes de la prise de parole publique. Dans cet ouvrage précisément intitulé *Un ouvrier, c'est là pour fermer sa gueule !*, le candidat du Nouveau Parti Anticapitaliste explique combien il est difficile mais nécessaire de s'autoriser à parler, quand bien même les normes de la prise de parole sur la scène

médiatique sont défavorables. Philippe Poutou raconte ainsi de pénibles moments sur un plateau de télévision, où journalistes et invités lui coupaient sans cesse la parole :

J'ai essayé de rester concentré sur l'espace que j'avais pour défendre au mieux mon expérience de classe et les idées de mon parti. [Poutou, 2012 : 24]

Et Philippe Poutou d'expliquer :

A la télévision, quand un ouvrier débarque sur un plateau, ils ont en face d'eux une espèce bizarre à laquelle ils ne saisissent pas grand-chose. Et c'est donc logiquement qu'ils passent à côté de l'essentiel. [idem]

Le livre montre ainsi, par l'exemple, comment il est possible pour les dominés de s'exprimer publiquement, et ceci grâce à l'édition d'un livre, tout en attestant combien leur parole politique est a priori dissuadée et disqualifiée. Dans le cas présent, le syntagme « mépris social » revient à 11 reprises dans ce bref livre de 47 pages écrit par Philippe Poutou, appuyant un récit qui est celui de l'expérience de la domination sociale et de la violence symbolique.

On notera cependant que l'accès à la publication sous forme de livre (fût-ce chez un éditeur aux ambitions peu commerciales) suppose un capital social et un capital symbolique dont sont en réalité privés la plupart des acteurs faibles. Il s'agit là d'un des paradoxes de ce type d'ouvrage. Par ailleurs, il peut sembler peu valorisant d'exposer publiquement sa difficulté à prendre la parole sur la scène publique, et de mettre en avant les jugements disqualifiants dont on fait l'objet. C'est pourquoi le livre n'est sans doute pas le support privilégié de ce type de posture : en-dehors de l'ouvrage de Philippe Poutou, qui illustre bien ce type d'ethos en rupture, peu d'exemples s'offrent à nous.

Pour identifier des images de soi en rupture avec les codes dominants de la prise de parole, c'est très certainement en-dehors du livre qu'il faudrait mener l'investigation, dans des dispositifs de prise de parole qui intègrent, dès leur conception même (ce n'est pas le cas du livre), le caractère dominé ou marginalisé de la parole qui s'exprime. Nous pensons ici par exemple à des dispositifs tels que « Porteurs de parole », une initiative d'éducation populaire qui vise à favoriser l'expression d'une opinion dans des espaces publics urbains (Le Contrepied, 2016), ou encore aux multiples expériences politiques, sociales, culturelles ou artistiques qui peuvent être menées pour donner la parole aux « sans-voix » (voir les expériences relatées et analysées dans Ferron, Née, et Oger dir., à paraître), dans des perspectives émancipatrices et/ou de conscientisation.

Conformément à une observation essentielle de l'analyse du discours, les contextes, les situations, les genres et les formats de l'expression exercent des contraintes sur ce qui peut être dit ou écrit. En même temps, ces contextes et ces genres sont autant de ressources pour le déploiement de prises de parole spécifiques. Si le livre politique apparaît comme une ressource forte pour les discours qui prétendent rompre avec les paroles convenues, ce sont vraisemblablement d'autres types d'expression qui mettent en scène la transgression quant à l'inégale distribution de la parole dans l'espace social. L'analyse de la réflexivité langagière ordinaire inciterait ainsi à s'éloigner de l'étude du genre « livre politique » pour explorer d'autres supports, genres, dispositifs et instruments.

4 Le recours au métadiscours : des usages rhétoriques

A ce stade de l'étude, différentes observations et réflexions émergent. On ne peut manquer de remarquer que les énoncés qui présentent le livre politique comme un genre qui permettrait de s'exprimer autrement, et tout particulièrement d'adopter une liberté de ton, sont spécialement concentrés dans des éléments du paratexte : de tels énoncés figurent préférentiellement dans le titre de l'ouvrage lui-même, bien sûr, mais surtout dans la quatrième de couverture (Denoël, Albin Michel, Robert Laffont...), et parfois dans des éléments paratextuels à vocation clairement communicationnelle tels que le site web dédié, ou le communiqué de presse (Privat...). Le paratexte étant, plus que le texte, placé sous la responsabilité de l'éditeur, nous sommes amenée à penser qu'une telle présentation du livre politique comme espace

d'expression d'un discours transgressif intéresse tout particulièrement l'éditeur comme acteur commercial. A la fois pour son image (l'édition comme espace de liberté d'expression) et pour ses ventes (le livre comme objet dans lequel le lecteur trouvera ce qu'il n'entend pas d'habitude – anecdotes, confidences, coulisses des institutions, secrets de la vie politique, facettes inavouées des personnalités publiques...), l'éditeur a tout intérêt à mettre en scène un discours de rupture dans l'ordre discursif. Dit autrement, si certains livres politiques se présentent comme des espaces éditoriaux à l'intérieur desquels les personnalités politiques pourraient « s'exprimer autrement », c'est certainement tout d'abord au bénéfice de l'éditeur, de ses stratégies d'image et de ses objectifs commerciaux. L'importance du paratexte, que nous venons de souligner, attire notre attention sur la dimension rhétorique du discours étudié, en tant qu'il est caractérisé par un recours au métadiscours.

Il n'est bien sûr pas question de réduire la réflexivité langagière à des fonctionnalités, ou encore à des supposées réponses à des présumés besoins des locuteurs (besoins expressifs, didactiques, argumentatifs...). Mais la grande diversité des usages de cette réflexivité permet de souligner l'ampleur du chantier exploré par les recherches s'intéressant au métalangage. Dans un texte souvent cité, Roman Jakobson met l'accent sur la dimension de régulateur communicationnel dans l'interaction : on se souvient des célèbres énoncés « Et qu'est-ce qu'un sophomore ? » et « Un sophomore est (ou signifie) un étudiant de seconde année », fournis par Jakobson comme exemples de mises en œuvre de la fonction métalinguistique du langage (1963 [1960] : 218). Mais Jakobson avance aussi dans ce texte une exigence conceptuelle forte (facteurs de la communication verbale, fonctions du langage, axe de la sélection et axe de la combinaison...), contribuant ainsi à l'élaboration d'un modèle théorique qui nourrit la linguistique encore aujourd'hui. Prolongeant le cadre de pensée posé par Jakobson et repris peu après par Benveniste (1974 [1968]), Josette Rey-Debove (1997 [1978]) développe les volets linguistiques et sémiotiques des recherches sur le métalangage, à travers une réflexion sur le métalexique, sur le signe autonome, et sur la connotation autonymique. De son côté, Jacqueline Authier-Revuz (1995, entre autres) développe les volets linguistiques, énonciatifs et discursifs du champ, à travers un travail approfondi sur la modalisation autonymique, mais aussi en mobilisant un postulat psychanalytique qui rend indissociable l'étude du recours au métalangage d'une réflexion sur le surgissement de l'inconscient du sujet dans sa propre parole. Empruntant à ces cadres d'obédience structuraliste, ou, bien souvent, à d'autres plus pragmatiques ou anglo-saxons, les nombreux travaux successifs qui se penchent sur la fonction métalinguistique s'intéressent à des dimensions variées de ses mises en œuvre : quand certains auteurs se préoccupent de la portée didactique du métadiscours (gloses définitionnelles dans les discours de vulgarisation scientifique...), d'autres mettent l'accent sur la valeur du métadiscours en situation d'apprentissage linguistique (biographies langagières...), alors que d'autres encore se penchent plus particulièrement sur les catégories métalinguistiques comme instruments des politiques linguistiques (statistiques linguistiques...), ou sur la visée parfois normative du métalangage savant (grammatisation...).

Ici, nous l'avons vu, la dimension rhétorique est l'une des pistes qu'il convient également d'explorer dès lors qu'on porte un intérêt au métadiscours. Comme instrument langagier de distanciation, le métadiscours permet en effet la construction d'un certain ethos (ici il s'agit d'un ethos de rupture, mais ailleurs il pourra s'agir d'un ethos de modération, de sincérité, d'expertise, etc.), la mise en scène d'une certaine image de soi, et l'expression de différents arguments, jugements et appréciations dont la rhétorique est indissociable.

5 En conclusion : pour résumer

Tout au long de ce travail, nous nous sommes intéressée à la manière dont le livre politique permet de mettre en scène un ethos de rupture. Ayant rapidement écarté de notre champ d'étude les présentations de soi qui consistent à se dire « être en rupture » (*Révolution* d'Emmanuel Macron en 2016, etc.), nous avons concentré notre analyse sur les présentations de soi à travers

lesquelles les locuteurs disent « s'exprimer en rupture », privilégiant ainsi une approche réflexive sur le langage. En conséquence de ce choix, nous avons vu surgir dans notre corpus un ample lexique métalinguistique utilisé par les acteurs politiques eux-mêmes (« liberté de parole », « franchise de ton », « parler librement », « dire », « s'exprimer », « prendre la parole », « se taire », « la boucler », « fermer sa gueule... »), enrichissant ainsi nos recherches sur le métalangage ordinaire, spécialement dans ses usages critiques, militants et/ou polémiques en contexte socio-politique.

À l'intérieur d'un vaste ensemble de livres politiques que leurs auteur.e.s présentent comme des moyens de « s'exprimer autrement », nous avons distingué trois types d'ouvrage, lesquels sont autant de manières de s'inscrire en rupture dans le domaine de la langue, du discours et/ou de la parole. Dans une veine qui emprunte à la tradition pamphlétaire, un premier type d'ouvrages valorise la rupture d'avec les contre-vérités et duperies ambiantes, affichant une volonté parfois passionnée de « dire la vérité » qui construit un ethos finalement peu commode à utiliser pour un.e responsable politique qui aspire à la représentation. Une seconde série d'ouvrages met en scène la rupture langagière en relation avec une supposée « tonalité » de la parole, présentée comme plus franche, plus intime, plus informelle. Ce type d'ouvrage, particulièrement prisé des « professionnels de la politique », permet d'élaborer un ethos de responsable politique adaptable aux situations, à la fois respectueux.se des contraintes des institutions et amateur.e d'espaces de parole plus propices à l'expression de la personnalité. Enfin, dans un troisième type d'ouvrages, qui semble moins fréquent, l'auteur.e se donne à voir en tant qu'il serait en rupture avec les normes sociales de la prise de parole politique légitime. Le livre politique est, dans ce troisième cas, un espace éditorial quelque peu paradoxal, dans lequel se dit publiquement une difficulté à accéder à la prise de parole publique.

L'observation de ces trois séries d'ouvrages, par la mise en relief qu'elle permet d'opérer quant à la place singulière des réalisations de la réflexivité langagière dans l'édition de livres politiques, apporte sa contribution à l'étude des usages rhétoriques du métadiscours, dans un vaste champ de recherches qui fait se croiser l'analyse des discours politiques et l'analyse des jugements ordinaires sur le langage.

Corpus, par ordre chronologique

- Pompidou, G. (1961). *Anthologie de la poésie française*. Paris : Hachette.
- Bayrou, F. (1994). *Henri IV, le roi libre*. Paris : Flammarion.
- Besson, E. (2007). *Qui connaît madame Royal ?* Paris : Grasset.
- Giscard d'Estaing, V. (1994). *Le passage*. Paris : Robert Laffont.
- Allègre, C. (2000). *Toute vérité est bonne à dire*. Paris : Fayard / Robert Laffont.
- Voynet, D. (2003). *Voix off*. Paris : Stock.
- Baudis, D. (2005). *Face à la calomnie*. Paris : Fixot.
- Copé, J.-F. (2006). *Promis, j'arrête la langue de bois*. Paris : Hachette.
- Giscard d'Estaing, V. (2009). *La princesse et le président*. Paris : Fallois.
- Royal, S. Entretien avec Degois, F. (2009). *Femme debout*. Paris : Denoël.
- Allègre, C., avec de Montvalon, D. (2010). *L'imposture climatique, ou la fausse écologie*. Paris : Plon.
- Jouanno, Ch. (2010). *Sans tabou. Pour que s'évanouisse la vogue climato-sceptique*. Paris : Éditions La Martinière.
- Hollande, F. (2011). *Le rêve français. Discours et entretien (2009-2011)*. Toulouse : Éditions Privat.
- Giscard d'Estaing, V. (2011). *Mathilda*, Paris : XO.
- Poutou, Ph. (2012). *Un ouvrier, c'est là pour fermer sa gueule !*, Paris : Éditions Textuel, coll. Petite encyclopédie critique.
- De Villiers, Ph. (2015). *Le moment est venu de dire ce que j'ai vu*. Paris : Albin Michel.
- Davet, G. et Lhomme, F. Entretien avec François Hollande. (2016). « *Un président ne devrait pas dire ça...* ». *Les secrets d'un quinquennat*. Paris : Éditions Stock.
- Debré, J.-L. (2016). *Ce que je ne pouvais pas dire, 2007-2016*. Paris : Robert Laffont.
- Macron, E. (2016). *Révolution*. Paris : XO.
- Le Contrepied (sans date - 2016 ?). *Porteurs de paroles. De l'éducation populaire dans la rue*, Saint-Germain-sur-Ille. En ligne : <http://www.lecontrepied.org/de-l-education-populaire-dans-la-rue-avec-le>

- Estrosi, Ch. Entretiens avec Szafran, M. (2017). *Il faut tout changer !* Paris : Albin Michel.
 El Khatmi, A. (2017). *Non, je ne me tairai plus. La gauche et l'Islam.* Paris : Jean-Claude Lattès.
 Royal, S. (2018). *Ce que je peux enfin vous dire.* Paris : Fayard.
 de Villiers, Ph. (2019). *J'ai tiré sur le fil du mensonge et tout est venu.* Paris : Fayard.

Références bibliographiques

- Amossy, R. (2002). Ethos, dans Charaudeau, P. et Maingueneau, D. dir., *Dictionnaire d'analyse du discours.* Paris : Seuil, pp. 238-240.
 Amossy, R. (2010). *La présentation de soi. Ethos et identité verbale.* Paris : Presses Universitaires de France.
 Angenot, M. (1982). *La parole pamphlétaire. Contribution à la typologie des discours modernes.* Paris : Payot.
 Authier-Revuz, J. (1995). *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire.* Paris : Larousse, 2 tomes.
 Barthes, R. (1964 [1960]). Écrivains et écrivants, dans *Essais critiques.* Paris : Seuil.
 Benveniste, E. (1974 [1968]). Structure de la langue et structure de la société, *Problèmes de linguistique générale*, 2. Paris : Gallimard.
 Burger, M. (2002). *Les manifestes : paroles de combat. De Marx à Breton.* Lonay : Delachaux et Niestlé.
 Ferron, B., Née, E., et Oger, C. dir. (à paraître). *Donner la parole aux 'sans-voix' ?* Colloque <https://sansvoix.sciencesconf.org>
 Giuliani, F., Laforge, D., et Payet, J.-P., dir. (2008). *La voix des acteurs faibles. De l'indignité à la reconnaissance.* Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
 Goffman, E. (1973 [1959]). *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi.* Paris : Minuit.
 Guérin, Ch., Leblanc, J.-M., Pia, J., et Soulez, G., dir. (à paraître). *L'ethos de rupture, de l'Antiquité à nos jours.* Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle.
 Hastings, M. (2009). De la vitupération. Le pamphlet et les régimes du « dire vrai » en politique, *Mots. Les langages du politique*, n°91, pp. 35-49.
 Jakobson, R. (1963 [1960]). Linguistique et poétique, *Essais de linguistique générale. 1 Les fondations du langage.* Paris : Minuit.
 Krieg-Planque, A. (2004). Souligner l'euphémisme : opération savante ou acte d'engagement ? Analyse du « jugement d'euphémisation » dans le discours politique, *Semen. Revue de sémio-linguistique des textes et discours*, n°17, pp. 59-79.
 Krieg-Planque, A. (2012a). Un dictionnaire de combat : le « Petit glossaire de la guerre civile yougoslave » comme mode d'intervention dans un espace public en crise, *Semen. Revue de sémio-linguistique des textes et discours*, n°34, pp. 159-171.
 Krieg-Planque, A. (2012b). Dictionnaires, glossaires et lexiques militants : pratiques profanes de la critique du langage politique, dans Aubry, L. et Turpin, B., dir., *Victor Klemperer. Repenser le langage totalitaire.* Paris : CNRS Éditions, pp. 299-313.
 Krieg-Planque, A. (2014). Des discours pour condamner un usage dévoyé du langage : une analyse des discours autour du prix « Orwell Novlang » des Big Brother Awards, Congrès Mondial de Linguistique Française 2014, Berlin, Institut de Linguistique Française (FR 2393). En ligne : <https://www.linguistiquefrancaise.org/cmlf-2014>
 Krieg-Planque, A. (2018). Langue de bois, *Publictionnaire. Dictionnaire encyclopédique et critique des publics.* CREM : Université de Lorraine. En ligne : <http://publictionnaire.huma-num.fr/notice/langue-de-bois/>
 Krieg-Planque, A. (2019). L'ethos de rupture en politique : « Un ouvrier, c'est là pour fermer sa gueule ! », Philippe Poutou, *Argumentation et analyse du discours*, n°23. En ligne : <https://journals.openedition.org/aad/3773>
 Le Bart, Ch. (1998). L'écriture comme modalité d'exercice du métier politique, *Revue Française de Science Politique* vol. 48, n°1, pp. 76-96.
 Le Bart, Ch. (2009). L'analyse des livres politiques : les présidentiables de 2007 face à l'exigence de proximité, *Questions de communication*, n°15, pp. 323-344.
 Le Bart, Ch. (2012). *La politique en librairie. Les stratégies de publication des professionnels de la politique.* Paris : Armand Colin.
 Le Bart, Ch. (2013). *L'ego-politique. Essai sur l'individualisation du champ politique.* Paris : Armand Colin.

- Le Bart, Ch. (2019). Livre politique. *Publictionnaire. Dictionnaire encyclopédique et critique des publics*, Université de Lorraine. En ligne : <http://publictionnaire.huma-num.fr/notice/livre-politique/>
- Plantin, Ch. (2016), *Dictionnaire de l'argumentation. Une introduction aux études d'argumentation*. Lyon : ENS Éditions.
- Maingueneau, D. (2013). L'*ethos* : un articulatoire, *COnTEXTES. Revue de sociologie de la littérature*, n°13. En ligne : <http://contextes.revues.org/5772>
- Martinache, I., et Sawicki, F. (2020). *La fin des partis ?* Paris : Presses Universitaires de France.
- Passard, C. (2015). *L'âge d'or du pamphlet : 1868-1898*. Paris : CNRS Éditions.
- Rey-Debove, J. (1997 [1978]). *Le métalangage. Étude linguistique du discours sur le langage*. Paris : Armand Colin.
- Simonet-Tenant, F. dir. (2017). *Dictionnaire de l'autobiographie. Écritures de soi de langue française*. Paris : Honoré Champion.

¹ Nous retenons la version francisée de ce terme issu du grec. Ainsi, nous écrivons sans italique « un ethos » et « des ethos » (et non pas par exemple « un *èthos* » et « des *èthè* »). Sur le mot « *Éthos* » et sur ses différentes graphies et traductions (en latin et en français), voir Plantin, 2016 : 240-242.